Commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918

Discours prononcé par Peggy Bariat, Maire d'Ambazac

Mesdames et Messieurs,

En cette journée sacrée de l'histoire de notre pays, nous commémorons l'armistice qui mit fin, il y a 105 ans, aux quatre années terribles de la « Grande guerre ».

Grande, cette guerre le fut par l'ampleur de la mobilisation humaine et matérielle qu'elle suscita dans l'intensité des combats déployés sur notre sol de la Mer du Nord à la frontière suisse ;

Par l'effort qu'elle commanda pour sauver l'intégrité du pays malgré l'invasion ;

Par le sacrifice qu'elle imposa à une génération toute entière et au peuple qui la soutint à bout de bras sans jamais faillir ;

Dans l'horreur et la souffrance de millions d'êtres humains mus, comme le déclara le général de Gaulle un certain 11 novembre 1968, par « l'acceptation religieuse du Destin ».

Puissent aujourd'hui les soldats – les morts comme les survivants, les miraculés comme les suppliciés, dans leur chair comme dans leur âme – recevoir notre reconnaissance posthume dans le souvenir et par le recueillement.

L'œuvre mémorielle butte une nouvelle fois sur l'impossibilité sensible d'entrevoir la portée de cette déflagration qui déchira le monde et marqua à jamais de son empreinte brûlante le cœur, l'âme et le corps de celles et ceux qui la subirent. Au front comme à l'arrière, dans chacune des sociétés humaines employées toute entière à l'effort de guerre, ce premier conflit mondial fut une expérience totale qui créa – par-delà les camps et les alliances des Etats – une communauté de destin forgée dans la soumission à cette immense entreprise de destruction mutuelle.

A mesure que la mémoire vive des évènements se dilue dans la geste collective de ce rassemblement annuel, les fragments de vie laissés en témoignage par les contemporains prennent une valeur nouvelle, comme un cri sourd pour ne pas oublier.

A sa manière, la littérature née de ce conflit nous entrouvre des portes sur l'expérience universelle de l'horreur vécue par les soldats. Aux côtés de Charles Péguy, Stefan Zweig, Blaise Cendras ou Aragon, écoutons les mots d'humanité que nous livre Henri Barbusse dans Le Feu :

On discerne des fragments de lignes formées de ces points humains qui, sortis des raies creuses, bougent sur la plaine à la face de l'horrible ciel déchaîné. On a peine à croire que chacune de ces taches minuscules est un être de chair frissonnante et fragile, infiniment désarmé dans l'espace, et qui est plein d'une pensée profonde, plein de longs souvenirs et plein d'une foule d'images ; on est ébloui par ce poudroiement d'hommes aussi petits que les étoiles du ciel. Pauvres semblables, pauvres inconnus, c'est votre tour de donner ! Une autre fois, ce sera le nôtre.

L'expérience traumatique du front se fait l'écho de l'angoissante attente qui rongeait celles et ceux dont les fils, les frères et les maris montèrent au front et dont tant d'entre eux ne revinrent jamais. A Ambazac, les noms gravés au flanc de notre monument aux morts s'intègrent dans cette longue chaine de malheurs qui parcourt l'ensemble du vieux continent.

Mais la grandeur de cette guerre n'a d'égale que l'ampleur du rabaissement qu'elle imposa à l'humanité toute entière dans le déchaînement de violences sans précédent qu'elle créa. L'avènement soudain d'une forme inédite d'affrontement mécanique reléguait pour toujours les images romantiques des charges héroïques de cavalerie ou des uniformes surannés – pantalon rouge garance, capote de laine bleue, ample képi – des premiers contingents d'août 1914.

Cette guerre moderne, faite du souffle continue de l'artillerie et des mitrailleuses, détruisit les corps de manière arbitraire, et laissa parmi les survivants des cohortes de « gueules cassés » et d'hommes traumatisés, tremblants et muets. L'escalade des premières semaines de l'été 1914 s'épuisa quatre ans plus tard dans la clairière de Rethondes, un 11 novembre 1918, jetant ainsi une lumière crue sur l'échec de la paix, tragiquement incarnée dans l'assassinat de Jean Jaurès à la veille du conflit.

En questionnant aujourd'hui les origines de la « Grande guerre », penseurs et universitaires nous proposent des clefs de lecture à même d'éclairer notre temps, plein d'esprit belliqueux, de discorde et de vengeances. Dans les pas de François Mitterrand tenant la main du chancelier fédéral Helmut Kohl le 22 septembre 1984 devant l'ossuaire de Douaumont à Verdun, honorons les morts unis dans cette communauté universelle de la tragédie humaine.

Honorons-les, oui, en s'en tenant au message d'espoir des vétérans de 14-18 : que cette guerre soit la dernière, « la der des der ».

Vive la République, vive la France.